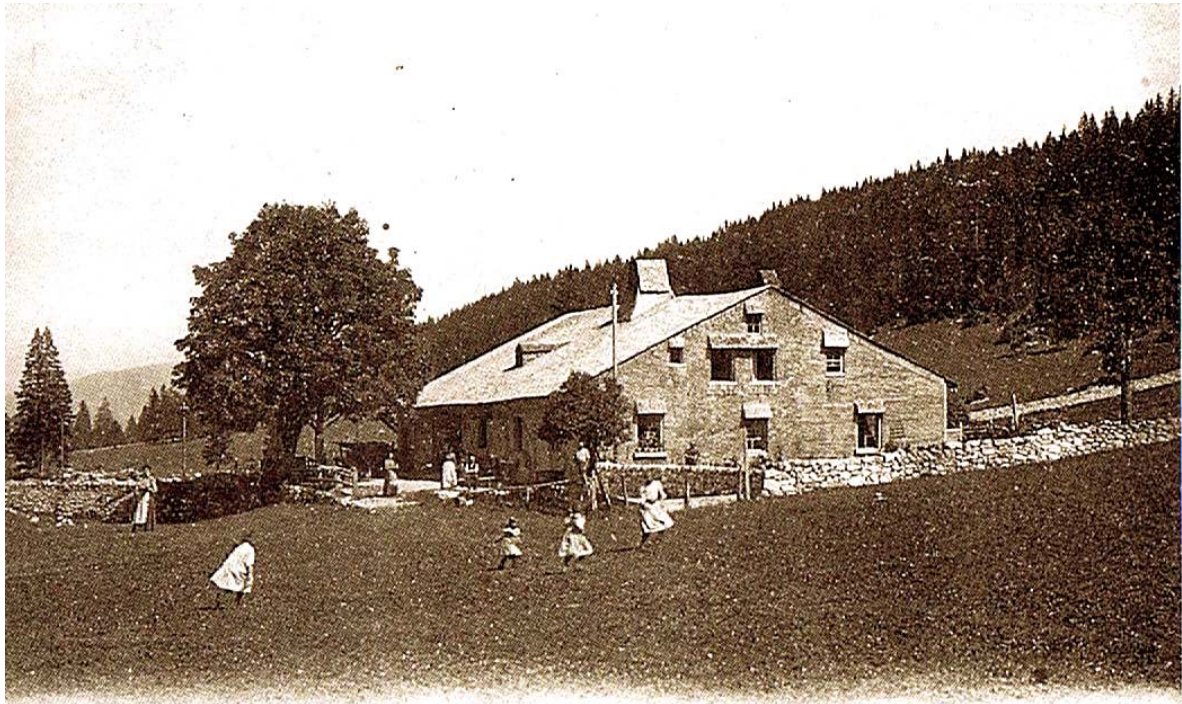


Rose Guignard

Œuvres complètes, volume premier

NEIGES D'ANTAN
1941



Photographie des Arts, Lausanne

3363 Brassus — Café des Grandes Roches

Editions Le Pèlerin

ŒUVRES COMPLETES DE ROSE GUIGNARD
NO 1

NEIGES D'ANTAN
1941

Récit

Hommage à ma mère bien aimée,
pour ses petits enfants

EDITIONS LE PELERIN
2011

Introduction

Neiges d'antan... Petit roman unique et merveilleux. Qui, l'un des seuls de toute la littérature combière somme toute assez peu fournie, a su restituer les difficultés, mais aussi et surtout le charme de la vie passée.

Les Grandes Roches... Quand Rose Guignard, de son Derrière-la-Côte natal, jetait un coup d'œil dans cette direction, il lui revenait à l'esprit une foule de souvenirs. Non pas les images qu'elle avait pu enregistrer elle-même forcément, mais celles que sa mère lui avait donné à connaître. Choses et personnes évoquées tant et tant de fois à la veillée, entre ces deux femmes, complices admirables, douées, l'une d'un amour maternel profond, l'autre d'un amour et d'un respect filiaux sans bornes, que Rose guignard avait pu les intégrer à ses propres souvenirs. Si bien que cette région retirée des Grandes Roches, alors même que la ferme ancestrale n'était plus depuis longtemps, détruite dans un incendie en 1912, elle la connaissait comme si elle l'avait elle-même habitée.

L'écriture de Rose Guignard est d'une grande délicatesse. Et ce petit texte qu'est Neiges d'antan, rédigé peu après la mort de sa mère survenue en 1940 sauf erreur, quel inestimable cadeau. Aussi pour qui aime sa Vallée d'amour vrai, pour qui la comprend dans sa richesse géographique et son long passé humain, c'est vraiment un moment inoubliable que de se plonger dans cette évocation si émouvante.

Vous avez dit Neiges d'antan, de Rose Guignard ? Une impression profonde, la grâce suprême d'une œuvre parfaite.

Une merveille !

Les Charbonnières, en décembre 1989 :

I

C'était une maison basse, de forme rectangulaire, comme la plupart des habitations de ce pays jurassien.

Elle comprenait un rez-de-chaussée surmonté d'un vaste toit à deux pans. Le toit s'abaissait jusqu'à deux mètres du sol et recouvrait à la fois le corps de logis, ainsi que le rural, situé au nord. Les fenêtres étaient petites et rares. Traversant un vaste « nouveau », on entrait par un étroit corridor dans la cuisine sans fenêtres, éclairée seulement par la grande cheminée dont les volets mobiles, qui se rabattaient les jours de pluie, ne laissaient passer qu'une étroite bande de lumière. Les hautes parois noircies abritaient, en été, des nids d'hirondelles. La chambre principale, à côté de la cuisine, était chauffée par la plaque de fonte placée dans le mur, derrière le foyer. L'étage ne formait qu'une seule pièce : la salle.

Cette maison dite des « Grandes Roches », avait servi à plusieurs générations de la famille Audemars venue de France dans cette combe retirée, derrière des roches dont le versant oriental assez abrupt domine le vallon principal où coule l'Orbe.

Maison solitaire, à quelques pas de la première demeure abandonnée tombant en ruines ; maison entourée de prés jouxtant de sombres forêts. Tout au nord, fermant la vallée, une sommité bleue ; dans l'entre deux des clairières et encore des sapins parmi lesquels on devinait au loin les maisons d'un hameau.

Si retirée, si modeste qu'elle fut, la vieille demeure possédait son histoire mouvementée. Elle avait retenti des frais éclats de rire des jeunes filles et de leurs chants. C'est là que vers 1820 le pasteur Jeannot Jaques établi dans la contrée, choisit sa compagne Jenny Audemars qui fut la grand-mère du compositeur romand Jaques-Dalcroze.

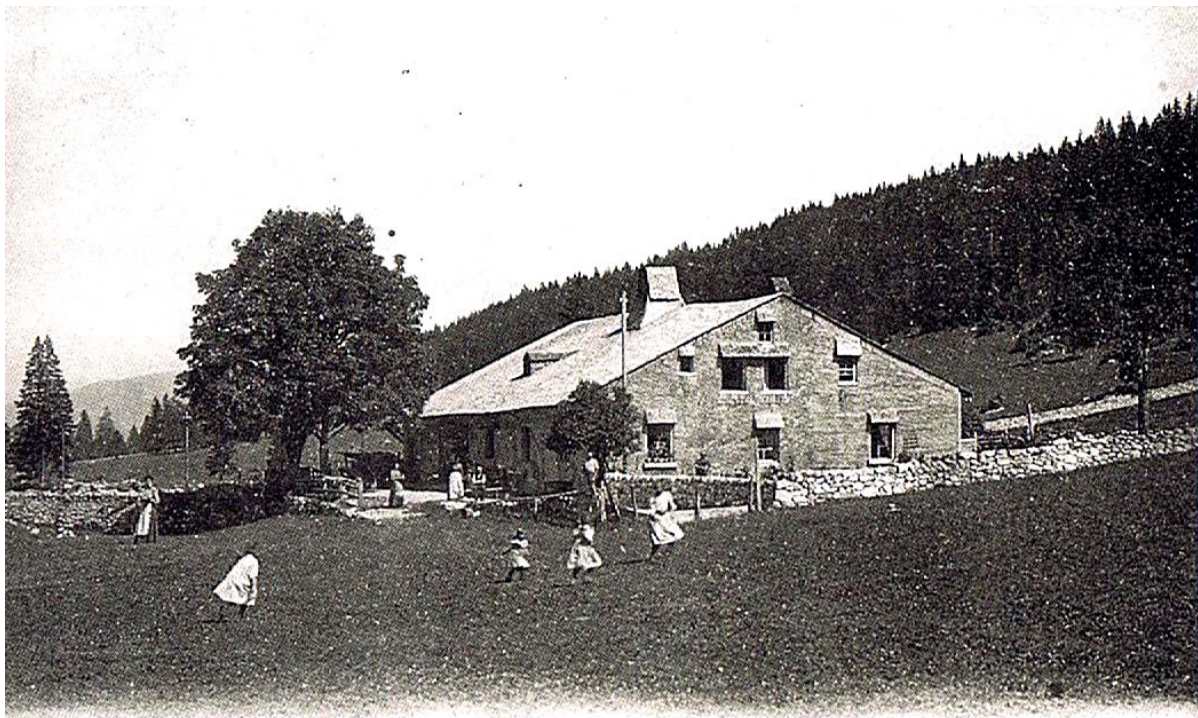
Un frère de celle-ci, Constant, éleva, comme ses ancêtres, sa nombreuse famille, sous le toit paternel.

Amélie y vint au monde par une sombre nuit de novembre, alors que le vent sauvage faisait gémir et craquer les vieux sapins. La faible clarté d'un lumignon à huile éclairait le visage anxieux du père penché sur la mère et le nouveau né.

Ce fut une grande nouvelle pour les frères et sœurs qui durent, ce matin-là, marcher sur la pointe des pieds. Chacun voulait voir le bébé qui pesait neuf livres et paraissait très robuste ; mais seule l'aînée, adèle, fille douce et raisonnable, eut la permission de le toucher et de caresser les doux cheveux noirs. Une grande tâche l'attendait, car peu de jours après la mère était de nouveau assise à son rouet, dirigeant la maisonnée et se reposant sur sa fille un peu trop sérieuse pour ses douze ans.

Amélie eut l'honneur d'avoir pour marraine sa cousine Amélie Jaques qui avait épousé un capitaine anglais de la marine royale. Elle fit don à sa filleule d'un volume des poèmes de Lamartine.

Au bout de quelques mois, le bébé montrait déjà une indépendance peu commune. Ses pieds frétilaient et il essayait déjà de se tenir sur ses petites jambes. Quel ne fut pas l'étonnement des parents lorsqu'à 9 mois l'enfant fit un pas, puis deux, et se précipita en criant de joie dans les bras de sa mère.



Photographie des Arts, Lausanne

3363 Brassus — Café des Grandes Roches

La maison natale de Amélie Audemars, future mère de Rose Guignard, fut probablement ce qui devint plus tard le café des Grandes Roches. Nous le voyons ici dans toutes structures traditionnelles.

De cette nombreuse nichée, Amélie fut la septième. Vinrent ensuite : André, qui mourut peu après sa naissance, Clémentine et Zila ; entre ces deux dernières le petit André, pauvre innocent, qui devint bien vite le favori de tous. Il fut entouré pendant toute son enfance de pitié et de tendresse.

André avait six ans lorsque sa sœur Clémentine le prit avec elle pour aller à la cueillette des fraises sur une montagne voisine. Comme il avait un peu de peine à suivre sa sœur au milieu des broussailles et des lésines, elle l'installa près d'un tronc entouré de myrtilliers couverts des délicieuses baies bleues en lui recommandant d'y rester jusqu'à son retour. Clémentine était travailleuse et habile. Elle eut bien vite rempli son panier, mais, quand elle revint à l'emplacement fixé à son frère, il avait disparu. Que pouvait-il lui être arrivé ? La fillette appela, chercha longtemps, puis, voyant la nuit s'approcher, elle rentra tremblante sans l'enfant qui avait été confié à ses soins. Grande

consternation à son arrivée ! Le père et son fils aîné partirent aussitôt à la recherche d'André dans la nuit. Les heures s'écoulaient, lentes pour ceux qui demeuraient à la maison. Couchée près de ses sœurs, Amélie retenait sa respiration, à l'affût du moindre bruit pouvant annoncer le retour des chercheurs. Toute la nuit s'écoula ainsi. Au matin des pas lourds se firent entendre dans l'allée. Amélie ouvrit brusquement la porte de sa chambre et comprit immédiatement : André était perdu, perdu dans les grands bois, mort peut-être...

La pauvre enfant ne put manger de la journée. Le père et le fils étaient repartis et rentrèrent le soir, exténués, désespérés. Les hommes des hameaux voisins furent alertés. On organisa une grande battue. Les hommes explorèrent toute la montagne, sans succès.

Arrivé sur une côte escarpée, l'un d'eux entendit tout à coup un léger bruit de feuilles froissées. Il y courut, André était là, assis parmi les framboisiers et ne semblait pas avoir souffert de son jeûne prolongé grâce aux petits fruits des bois. Il rit à l'approche de l'homme et tout son visage manifesta le plus vif contentement. Inutile de dire qu'il fut rapporté en triomphe. Tous les enfants, Amélie en particulier, éprouvèrent une joie voisine du délire en revoyant le petit frère qu'on croyait perdu.

Cependant Amélie n'oublia jamais cette terrible angoisse. Les tourments qui se produisirent plus tard dans sa vie, ne lui paraissaient pas comparables à ce qui avait si violemment agité son cœur d'enfant.

II

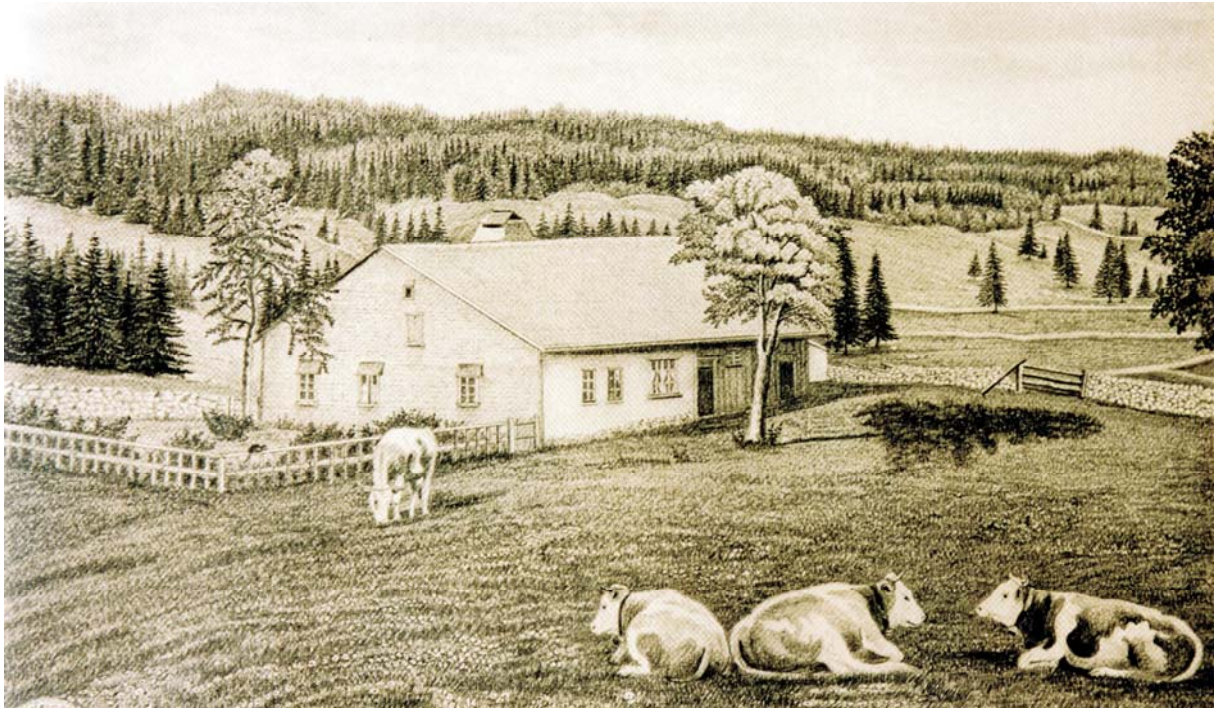
A dix minutes de la maison, dans la direction du village, se trouvait une autre habitation. On s'y rendait quelques fois à la veillée. Un autre divertissement consistait en l'arrivée assez fréquente des voituriers qui se reposaient un moment avant de continuer leur route. Les principaux événements étaient les visites des habitants de Derrière le Risoud. C'étaient de vieilles connaissances. Ils venaient se pourvoir de tabac que Constant tenait en réserve et qu'il leur aidait à passer en contrebande jusqu'à la frontière.

La famille était pauvre. Pourtant les enfants ne manquèrent jamais du nécessaire. Les vaches donnaient assez de lait et même il en restait suffisamment pour que la mère put faire des tommes délicieuses. Quant au pain, il était cuit dans le four dont la porte s'ouvrait à la cuisine. Le paiement des sacs de farine était un gros souci pour le père de famille qui se lamentait souvent. Sa brave femme, très économe, l'encourageait à plus de confiance ; et parfois, quand venait l'échéance et que l'argent manquait, elle faisait briller aux yeux de son mari tout ému une belle pièce qu'elle avait soigneusement gardée au fond d'un tiroir pour les mauvais jours.

Outre le pain de froment, on cuisait aussi des pains faits avec de l'orge qu'on cultivait. Ces pains noirs appelés « boullons », devenaient très durs à la longue et

il fallait les casser au moyen de la hache. On les trempait ensuite dans du lait froid. C'était un vrai régal.

Dans le jardin entouré de pierres sèches, poussaient les choux, les choux-raves, les carottes, les pommes de terre. En fait de fleurs, il n'y avait que des girardes aux grappes violettes.



Cette deuxième maison à dix minutes en direction du village, selon Rose Guignard, était probablement celle dite Chez Pierre, dessinée ici par Hector Audemars.

Le long et rude hiver, rendu plus pénible encore par un éclairage insuffisant, avait pourtant son point lumineux, le nouvel-an. Le matin du premier janvier, au lieu du café au lait habituel, un grand pot de chocolat fumant figurait sur la table, accompagné de « cricholes » appétissantes. De grands gâteaux cuits au four attendaient à leur tour d'être découpés, et chacun des enfants recevait 100 noix. Quel tumulte dans la vieille chambre en ce matin de nouvel-an ! Dehors la neige tourbillonnait, chassée par la bise. Les sapins se courbaient sous un poids toujours plus lourd. Les dernières traces de pas s'effaçaient. Dans quelques jours les bûcherons chaussés de leurs cercles amèneraient un peu d'animation dans ces parages, et les plus grands parmi les enfants brasseraient laborieusement la neige pour former le chemin jusqu'au hameau d'où ils descendraient à l'école.

Mais, en ces premiers jours de l'année, toute vie semblait suspendue. Quand Amélie était lasse de faire rouler ses noix à travers de la chambre, elle regardait par l'étroite fenêtre d'où l'on ne voyait que la neige et les sapins. Elle soupirait en songeant aux fillettes de son âge, à Marie, à Elise, à Emma, ses compagnes de jeux à l'école ; à cette heure, elles pouvaient aller les unes chez les autres, rire, babiller. Mais vite sa bonne humeur reprenait le dessus. Elle considérait le

beau morceau de crichole que sa mère lui avait octroyé et se promettait d'en cacher une portion qu'elle ferait miroiter aux yeux de ses frères et sœurs quand ils auraient mangé leur part !

Le nouvel-an amenait avec lui l'espoir de jours meilleurs, plus longs, plus lumineux. Pendant que les enfants jouaient, le père, assis près de la fenêtre, consultait l'almanach et remarquait l'augmentation des jours : 4 minutes déjà depuis le 21 décembre ! Mais que de semaines encore pendant lesquelles il faudrait allumer le falot pour gouverner le bétail le matin et casser des branches sèches pour faire le déjeuner ! Et que de chutes de neige qui empêcheraient toute circulation au dehors.

L'un après l'autre, cependant, les jours se succédaient. L'air restait froid, mais un souffle imperceptible le traversait. Et plus on avançait dans la saison, plus l'obscurité tardait à envahir le couchant doré où brillait une étoile. Mais rien ne bougeait encore dans la combe blanche et morne sur laquelle les sapins se détachaient, noirs et sévères.

Un matin de mars, Constant, debout sur le seuil de sa porte, remarqua que la couche de neige, immuable en apparence, s'était abaissée. A ce moment, il entendit, partant d'un arbre rapproché, un chant timide et doux, puis plus sonore, comme si le chanteur inconnu essayait sa voix avant de lancer sa mélodie. L'homme tressaillit et rentrant dans la chambre où sa femme filait.

- On entend la grive, dit-il.

La fileuse se leva, ouvrit la fenêtre pour écouter à son tour le chant d'espoir. Venu du fonds des temps, le message était annoncé, répandant sur la pauvre demeure solitaire sa radieuse promesse de printemps.

III

Avril était venu, transformant les chemins en ruisseaux. Un profond sillon s'y était creusé au milieu, et à travers la glace qui se fendait, on apercevait le gravier et les cailloux. Quelques places grises se montraient sur les pentes, et sous l'action du vent et du soleil, l'épais manteau blanc s'effilochoit ne laissant peu à peu que des lambeaux. Les sommets blancs, dominant la vallée, resplendissaient encore.

Sur les routes, la neige était grise et sale. On y marchait en reculant. Les traîneaux n'avançaient qu'avec peine et criant sur le gravier. Dans les pierriers, les premiers taconnets montraient leurs humbles corolles jaunes, et sur le gris des prés, les crocus, fils des neiges, fleurissaient, frêles et comme étonnés de s'ouvrir. Très souvent, les flocons tombaient dru comme en hiver sur ces corolles fermées qu'un rayon de soleil suffisait ensuite à épanouir. Car le printemps mettrait encore un grand mois à s'affirmer. Cependant les morilles montraient leur chapeau pointu à qui savait les découvrir et à la limite des neiges, les « elvèles », champignons bruns et plats, se confondaient avec les feuilles mortes de l'automne.

Les aînés avaient repris l'école avec le maigre bagage acquis pendant l'hiver, Amélie, en âge d'apprendre à lire, montrait peu de goût pour le b a ba. Son père lui trouvait la tête dure et s'acharnait à y faire pénétrer ces premiers rudiments. Elle fréquenta quelque temps la petite école de la Combe, puis passa dans la classe du régent, maître juste et sévère qui laissa des traces profondes au Brassus. Il donnait des leçons fort intéressantes, mais entraînait dans une colère terrible à la vue de quelque polisson troublant l'ordre de la classe.

- Tu as fini, vaurien, criait-il d'une voix de tonnerre, et, sautant d'un bond sur le délinquant, il le secouait et le rossait d'importance, après quoi il reprenait tranquillement sa leçon sans qu'aucun ne put s'apercevoir des battements précipités de son cœur.

Les sujets de composition proposés aux élèves, sans aucune indication préalable, faisaient le désespoir d'Amélie. Quand elle rentra un soir à la maison avec ce titre à développer, « les deux pôles de la vie », elle se sentit écrasée par ce travail au-dessus de sa portée. Son frère Maurice vint à son secours et sut entrer en matière d'une façon assez magistrale et emphatique pour qu'Amélie en gardât à tout jamais le souvenir. Elle fut félicitée et encouragée par les éloges qu'elle reçut.



Combe du Moussillon, où Amélie se rendait pour y effectuer ses premières classes.

- C'est toi qui a fait cela, lui demanda son maître après avoir parcouru le chef-d'œuvre.

- On m'a un peu aidée, dit la fillette en rougissant.

Monsieur Grandjean sourit dans sa barbe et lut à haute voix le soi-disant travail de l'élève devant les écoliers abasourdis.

Cependant les sujets de composition continuaient à la dépasser. Elle ne savait pas que « mettre », disait-elle, ce qui ne l'empêcha pas de s'exprimer plus tard par écrit d'une manière claire et enjouée.

A cette époque, les programmes scolaires n'étaient pas chargés. On consacrait par contre beaucoup de temps à l'étude des psaumes. Répétés très souvent, ceux-ci se gravaient dans la mémoire d'une façon définitive. Tous ces trésors acquis dans la petite enfance réapparaissaient plus tard, lorsque l'âme blessée cherche un appui hors des réalités terrestres. Dans les nuits sans sommeil ou dans les jours de maladie, ils brillaient comme des flambeaux.

« Dieu me conduit par sa bonté suprême » - « C'est mon berger qui me garde et qui m'aime ». Paroles divines sortant de la bouche d'une mère ! Rosée bienfaisante qui devait se répandre tant d'années plus tard.

Lequel de ces quarante enfants ânonnant les mots bibliques sous la fêrule du maître, en pouvait prévoir la portée ? Chacun se faisait sans le savoir l'instrument d'une volonté plus haute qui maintient son œuvre à travers les siècles.

Aller à l'école était le grand plaisir d'Amélie et de ses frères et sœurs privés de la société de leurs camarades une bonne partie du long hiver. Mais, pour la mère, quel souci ! Il s'agissait de les vêtir d'une façon convenable et l'argent manquait. Comment se procurer le morceau d'étoffe indispensable ? Les vieilles robes avaient été tant de fois retournées, rallongées et raccommodées. Elle s'en plaignit à son mari qui n'y attachait, lui, aucune importance et répondait invariablement :

- N'as-tu pas assez de sacs au galetas pour les habiller ?

Amélie eut la chance de recevoir de sa marraine un beau tablier d'indienne qui cachait entièrement sa robe mal coupée et éraillée en maints endroits. Sa seule inquiétude était que le tablier ne vint à se trouer une fois ou l'autre, ce qui ne manquerait pas d'arriver, et alors, que faire ? Aussi en prenait-elle grand soin. Les gros souliers de cuir de vache lui paraissaient bien lourds, sans aucune élégance, et, de plus, ils la blessaient. Aussi, dès qu'elle avait quitté la grande route pour rentrer chez elle à travers les pâturages, elle les ôtait et les tenait à la main tout au long du sentier. Qu'il faisait beau au mois de mai fouler le gazon frais et vert dans sa parure de gentianes, de renoncules d'or et de primevères roses ! Elle aussi était une fleur de la montagne, éclos dans cette combe sauvage, à l'ombre de ces vieux sapins. Elle rêvait déjà d'horizons plus vastes, de jardins luxuriants où elles s'épanouirait à l'aise, où la vie ne serait plus repliée et étouffée par la solitude des grands bois et les rigueurs de l'hiver.

A la maison, la besogne ne manquait pas. Il fallait faire la récolte du lin dont les petites fleurs bleues se pressaient en une moisson serrée. Couper ces tiges, les sécher, les « batorer » pour en obtenir de la filasse, autant d'occupations pour les femmes qui savaient que la qualité du linge dépendait de leur activité. Il fallait que la mère pût pourvoir chacune de ses filles d'un trousseau convenable au moment de son mariage, et que de soins déjà jusqu'à ce que le lin soit prêt à être filé. Enfin la mère pouvait s'installer à son rouet du matin au soir, ne s'interrompant que pour les soins indispensables à son ménage. Tout en filant, elle songeait au livre qu'elle avait commencé et dont elle lirait un chapitre avant de se coucher comme récompense de la journée bien remplie.

Le lin filé devait être mis en écheveaux pour le blanchir, puis en pelotes serrées qui s'en iraient chez le tisserand. Celui-ci demeurait aux Esserts de Rive. Chaque année maman s'y rendait, traînant le petit char qui renfermait les précieuses pelotes, tout le travail de l'hiver. Elle prenait avec elle un de ses enfants. Chacun avait son tour. Cette course était une fête dont on parlait longtemps à l'avance. On se disputait à ce sujet jusqu'au moment où la mère devait intervenir.

- C'est à moi, disait Philippe.

- Ce n'est pas vrai, criaient les autres. Tu y es allé déjà une fois.

- Taisez-vous, fit la mère d'un ton bref. Cette année c'est au tour d'Amélie.

La question était tranchée, il ne resta plus qu'à attendre le jour mémorable où on se mettrait enfin en route. Il avait plu beaucoup pendant l'été. Les fenaïsons étaient à peine terminées, car dès qu'on venait d'étendre le foin, la pluie entravait le séchage et la récolte. Aussi Amélie se demandait-elle avec inquiétude si le jour tant désiré ne viendrait jamais. Que de fois son attente avait été déçue. Enfin maman sortit du bahut les beaux pelotons. Il y en avait une grande corbeille.

- Nous irons demain, dit-elle.

Demain, est-ce possible ! Le bonheur et l'attente tinrent longtemps l'enfant éveillée.

Le lendemain, le jour se leva splendide. La mère et la fillette partirent de bonne heure dans l'après-midi, et tous les suivirent d'un œil d'envie jusqu'au tournant du chemin. Il fallait compter deux bonnes heures de marche. On était en août, et les premiers colchiques faisaient déjà pressentir l'automne. Les vaches broutaient la dernière herbe autour des chalets. Bientôt les pâturages redeviendraient déserts.

Le char cahotait sur le chemin pierreux. Amélie devait veiller à ce qu'il ne culbute pas dans les ornières en éparpillant son précieux contenu. On avait franchi les limites de la paroisse et maintenant on arrivait en vue du village du Sentier comprenant une trentaine de maisons alignées le long de la route au pied de la colline. Au centre se trouvait l'église couverte en bardeaux comme les autres habitations. Plus loin une bande d'enfants tapageurs jouaient devant un bâtiment de modeste apparence qu'Amélie reconnut bien vite, étant pareil à

celui où elle se rendait chaque jour. C'était le collège. Et des enfants de tout âge profitaient de la récréation pour faire le plus de bruit possible, se bousculer et se chamailler. Ils étaient mieux habillés que les enfants des hameaux et Amélie serra instinctivement autour d'elle son tablier, en arrangea les plis, s'assurant que la vieille robe était cachée. Avec une timide coquetterie, elle passa sa main sur ses cheveux noirs partagés sur le front.



L'église du Sentier devant laquelle passa Amélie et sa mère s'en allant pour les Esserts de Rive, chez le tisserand

Ayant dépassé le groupe des écoliers, elle se retourna et attacha un long regard sur le collège et ses alentours. Pressentiment joyeux ou crainte ? Elle avait effleuré le lieu de sa dernière demeure et s'acheminait vers le lac d'un bleu profond qui la fascinait et sur les bords duquel elle aurait voulu rester toujours ! Le long du chemin, les sorbiers montraient leurs grappes de corail. Il y avait sur le lac une barque à voiles. Des enfants jouaient sur le rivage et paraissaient si heureux ! Amélie aurait aimé aller près d'eux, plonger aussi ses pieds dans cette

eau merveilleuse, et ramasser de jolis cailloux ronds. Elle s'attardait à les regarder quand sa mère la rappela.

- Allons, viens, il y a encore un bon bout de chemin jusqu'à la maison du tisserand.

Elle courut, à regret, rejoindre sa mère, reprenant courage à la pensée du régal qui l'attendait quand elle repasserait au Sentier. Ses frères et sœurs lui en avaient si souvent parlé en faisant claquer leur langue.

Pour arriver chez le tisserand, il fallait gravir un chemin raboteux le long duquel Amélie dut pousser le char de toutes ses forces. Enfin on put s'arrêter devant la maison au large avant-toit, pénétrer dans l'étroit corridor qui conduisait à l'atelier du tisserand.

C'était un homme âgé à la barbe et aux cheveux gris, assis devant son métier à tisser. Il avait devant lui plusieurs aunes de toile qu'il fit voir et palper à ses visiteuses. Là-dedans les ménagères couperaient les larges chemises, longues et raides, destinées à durer toute une vie.

Malgré toute sa besogne, il promit de faire au plus vite l'ouvrage demandé et le petit char allégé descendit gaiement la pente, sautillant sur les cailloux, quoique tenu d'une main ferme par la mère, heureuse du devoir accompli et voyant déjà par avance les chemises, les draps, les nappes, s'entasser en piles imposantes dans ses armoires.

Arrivées au village, les deux voyageuses entrèrent dans une boulangerie très modeste dite « Chez Armand » où maman acheta quelques petits pains. De là elles se rendirent au restaurant de l'Hôtel de Ville où on leur servit un peu de vin blanc. C'était là le régal si longtemps souhaité, dont le souvenir resterait à jamais gravé au cœur de l'enfant. Cette humble collation prise en tête à tête avec sa mère dans une auberge de village, lui paraissait une chose extraordinaire et magnifique dont elle parla toujours avec enthousiasme.

Quand elles se trouvèrent en vue de leur maison foraine, il était presque nuit. Toute la marmaille courait aux alentours, regardant si maman ne reviendrait pas bientôt. Enfin, la voilà ! Tous se précipitèrent à la rencontre de leur mère et de leur sœur, et quand chacun fut installé dans la chambre, les récits commencèrent. Amélie était au milieu du groupe et racontait avec animation tout ce qu'elle avait vu. Ses yeux brillaient, et elle donnait du charme à chaque détail, décrivant minutieusement le goût des petits pains et s'enthousiasmant au souvenir de la beauté du lac. Ah ! si l'on pouvait s'établir dans ce pays, le plus beau du monde ! Mais son père était d'un autre avis. Rien ne valait ses forêts natales, rien ne pouvait être comparable à ces lieux familiers où il avait planté ses rejetons. Si pauvre, si austère que fut sa vie, il en savourait l'indépendance. Son domaine était petit, il en demeurerait le maître jusqu'au jour où l'un de ses fils en deviendrait le possesseur.

Le fait sensationnel de l'été était la visite de l'oncle Georges, événement d'autant plus important que l'oncle, devenu riche par son mariage, arrivait à cheval dans le domaine de ses pères. Professeur, collaborateur à un journal romand et jouant un certain rôle dans les affaires publiques, il avait du prestige.

Quand, par un bel après-midi de septembre les sabots du cheval retentirent dans l'étroit chemin pierreux et que l'oncle Georges apparut sur sa monture, élégant et fringant, tous les enfants s'attroupèrent pour le voir descendre, écarquillant les yeux, sans oser dire un mot.

- Eh bien ! mes neveux et nièces, vous n'avez pas appris à parler depuis l'année dernière ? Montrez-moi que vous avez perdu votre accent nasillard. Je vous avais promis un couteau dans ce cas. Vous ne l'aurez que l'année prochaine, puisque je n'entends pas le son de votre voix !

Hélas ! Le couteau ne vint jamais. Au milieu de ses frères et sœurs, semblables à elle, Amélie était aussi muette que lorsque sa mère l'envoyait porter un message à sa tante, la femme du colonel, et qu'elle se trouvait en face de l'auguste personnage.

Quoique fort intimidant, l'oncle Georges apportait avec lui la vision charmante d'un monde où il se mouvait à l'aise. Il parlait beaucoup de sa petite Zila, ravissante fillette aux cheveux dorés et bouclés, mais de santé délicate. En effet, la pauvre enfant ne dépassa pas l'âge de 13 ans. Comme un brillant météore, elle ne fit que traverser l'espace en laissant le souvenir de sa beauté fragile.

C'était un grand plaisir pour les deux frères de se retrouver et de discuter. Tous deux s'intéressaient à l'histoire, à la politique. Au sein de ses forêts, Constant s'adonnait à des lectures instructives et se passionnait pour les auteurs du XVIIIe siècle.

Sa femme avait des goûts plus simples et jouissait intensément des feuilletons qu'on lui prêtait au Brassus et qu'elle rapportait chaque samedi au fond du grand panier qui contenait ses emplettes. Le plus goûté de ces feuilletons fut certainement « Le Juif errant ».

Très différents par leurs goûts, le père et la mère se complétaient et s'estimaient mutuellement. Amélie était fine et prudente, douée de cette aimable diplomatie féminine dont elle usait fort à propos. Toujours active, toujours présente, sauf le samedi, jour des emplettes. Il fallait bien, ce jour-là, en sortant de la boucherie, dire bonjour à tante Elise, sans parler de maintes autres occasions de s'arrêter en route. Pendant ce temps, son mari, comme une âme en peine, faisait cent fois le trajet de la cuisine au seuil de la porte, regardant avec impatience le bout du chemin où rien n'apparaissait encore.

- Ne reviendra-t-elle donc jamais ?

Lamentation qui se répétait inlassablement tous les huit jours.

Outre le lourd panier, maman rapportait les nouvelles du village. On avait glosé sur tel ou tel personnage et toute la famille s'en amusait. Mais d'un mot bref le père y mettait fin, ne pouvant souffrir les critiques, les sobriquets et tout

ce qui nuisait au prochain. Constant Audemars était un homme austère et droit autant que respectueux, et bien des fois au cours de leur existence, ses enfants virent surgir de leur mémoire l'image paternelle ramenant l'ordre et la paix.

VI

Les années passaient. Amélie, grande fillette de 14 ans, était maintenant en âge de commencer son instruction religieuse. Un jeune pasteur, M. Rochat, installé depuis peu de temps dans la paroisse, réunit ce premier hiver un nombre assez imposant de catéchumènes. M. Rochat avait eu d'emblée du succès et sa vogue allait croissant. Succédant à un collègue qui avait suscité de vives critiques (c'était ordinairement le cas au village), le nouveau pasteur paraissait réunir toutes les qualités. Aussi, le dimanche matin, le temple était-il trop petit pour contenir les nombreux auditeurs qui s'extasiaient de son éloquence. Ils en étaient fiers, ils se sentaient grandis et leur village reluisait d'un plus vif éclat.

M. Rochat savait toucher et convaincre. Ses catéchumènes l'aimaient et Amélie, sensible aux choses religieuses comme à toutes les manifestations de la beauté, fut bien vite gagnée et enthousiasmée. Elle apprit avec ardeur le catéchisme d'Osterwald, ainsi que les passages bibliques qui jettent une lueur étrange sur le monde spirituel auquel son âme s'ouvrait. Ayant entendu beaucoup discuter à la maison et douée d'un sens critique très éveillé, elle devait se poser des questions plus tard sur les récits de la Bible et à se refuser à admettre aveuglément tout ce qu'on lui présentait.

Mais à ce moment de sa vie, elle était confiante et naïve et son admiration pour les choses de Dieu se confondait avec celle qui avait pour objet son jeune et sympathique pasteur.

Amélie avait les impressions très vives. Son intérêt pour toutes choses et ses réparties pleines de gaieté lui donnaient un grand charme. Sans le vouloir, le regard du pasteur s'arrêtait plus longuement sur ce visage mobile, parfois moqueur, aux yeux éloquents. Un contact mystérieux s'établissait entre eux à leur insu. Les heures de catéchisme étaient trop courtes. Amélie s'y préparait avec zèle, désirant répondre sans hésiter à toutes les questions qui lui seraient posées.

Il fallait entr'autre connaître dans l'ordre habituel les noms de tous les livres de la Bible. Les petits prophètes lui donnèrent beaucoup de mal. Assise dans sa chambre, elle s'appliquait à les réciter sans faute :

- Osée, Joël, Amos... etc. soudain son regard, abandonnant les écrivains sacrés, se plongeait dans l'infini du rêve. A la fin du dernier entretien sur ce vaste sujet, il avait eu pour elle, et pour elle seulement, ce lumineux sourire. Leurs regards s'étaient rencontrés. Demeuré un instant près d'elle pour lui souligner d'une croix la leçon suivante, il avait effleuré ses cheveux. Maintenant le sourire dont elle gardait le souvenir, remplissait tout l'espace.

Osée, Joël, Amos, Abdias, Jonas, hommes de Dieu, où étiez-vous ? Un seul restait, l'unique, celui qui avait éveillé l'âme et fait jaillir des profondeurs le sentiment qui est à l'origine de toute vie.

Un second hiver s'écoula. Amélie fit avec ferveur sa première communion, le jour de Pâques, entourée de ses compagnes et de la foule des grands jours. Cette journée marquait un commencement et une fin, la fin d'un temps heureux qui plus jamais ne reviendrait. Mais elle ne se laissait pas envahir par de mélancoliques pensées. D'ailleurs c'était l'avril, le premier, lui semblait-il, et le plus beau de sa vie. Le chant des oiseaux, plus sonore et plus profond, exprimait sa joie et son espoir. Dans quelques semaines l'aubépine blanche serait épanouie, aussi pure que des fleurs d'oranger. On entendait le murmure du vent à travers les branches comme un bruit de baisers. Toute la nature semblait enivrée. Des parfums montaient de la terre et le bourdonnement de mille insectes multipliait à l'infini de mystérieux appels.

Etait-ce l'appel du départ ? Amélie se le demandait. Rester dans ses grands bois et dans sa solitude lui paraissait intolérable. Il fallait voir du pays, apprendre à voler de ses propres ailes. Elle en parlait à ses parents.

- Que feras-tu loin de nous, disait le père. Une fille doit faire son trousseau et se marier quand le moment est venu.

Pourtant, après quelques hésitations, ses parents l'autorisèrent à demander conseil au pasteur, ce qu'elle souhaitait au fond d'elle-même avant toutes choses.

Son cœur battait bien fort lorsqu'elle se rendit à la cure. Comment la recevrait-il ? Que lui dirait-il ? Serait-il heureux de son départ ou manifesterait-il peut-être quelque regret ?

Elle frappa timidement à la porte. Lui-même vint répondre, surpris de la trouver là. Il la fit entrer dans son cabinet où, toute émue, elle lui exposa le motif de sa visite. D'abord il ne répondit pas. Son visage paraissait plus pâle, ses mains tremblaient. Enfin, il se leva et s'approcha de la jeune fille :

- Amélie, dit-il tout bas, ne partez pas.

Et se penchant vers elle, il la baisa au front.

Quelques secondes s'écoulèrent, remplies d'une émotion profonde, puis, après avoir balbutié un timide « Au revoir, Monsieur », elle quitta la pièce, ayant peine à réaliser ce qui venait de se passer. Peu à peu, elle revivait les moindres détails de cette scène et chancelait sous le poids d'un bonheur trop lourd pour ses 16 ans. Jamais, dans ses rêves les plus audacieux, elle n'avait même entrevu l'union possible. L'amour s'était éveillé dans son cœur d'enfant sans qu'elle songeât au but où ce sentiment pouvait la conduire. Et voici que le rêve se précisait. Elle venait de recevoir presque un aveu. Maintenant son imagination galopait autant que son cœur.

Sa tante Jenny n'avait-elle pas épousé un pasteur ? Pourquoi n'en serait-il pas de même pour elle ? A son tour, elle devenait l'élue. Oh ! comme les gentianes

bleues lui souriaient dans le pâturage, et comme le chemin s'élargissait sous ses pas !

Elle entra dans la chambre. Sa mère était seule.

- Maman, dit-elle... et des larmes, soulageant son cœur trop plein coulèrent sur ses joues, pendant qu'elle cachait sa tête sur l'épaule maternelle.

- Qu'as-tu, mon enfant, dit la mère, inquiète, en soulevant la tête de sa fille pour la regarder plus attentivement. Que s'est-il passé ?

Oh ! maman, il m'a dit, il m'a demandé... et, tout en parlant, son visage s'illuminait de joie et de certitude, alors que celui de sa mère devenait soucieux et sévère.

- Mon enfant, répondit-elle fermement, sache qu'un Monsieur comme lui n'épousera jamais une fille aussi pauvre que toi.

Le ton était positif, et le père, mis au courant, lui tient le même langage. Quant aux frères aînés, leur indignation ne connut pas de bornes. Comment ce pasteur qui devait prêcher l'exemple, avait-il pu compromettre leur jeune sœur de cette façon ?



Le Brassus, village où se rendait Amélie pour son catéchisme, plus tard pour y fréquenter le Chant-Sacré. Sa mère s'y rendait aussi une fois par semaine y faire ses courses. En ce milieu de XIXe siècle, le village n'était pas encore excessivement important.

Peu enclins aux choses religieuses, ils étaient prompts à critiquer ceux qui les pratiquaient.

- Je m'en vais lui écrire, fit Maurice, ce petit Monsieur-là aura demain son affaire.

Maurice n'eut pas besoin de recourir à la plume, car le lendemain Amélie recevait une enveloppe où elle reconnut bien vite la fine écriture.

Que pouvait-elle renfermer ? Elle l'ouvrit en pâlisant :

Ma chère enfant, veuillez excuser un moment d'oubli de ma part. Sachez que je regrette sincèrement mon attitude d'hier.

J'aurai toujours un vif intérêt pour ce qui vous concerne et serai prêt en tout temps à vous rendre service.

Agréé, etc...

C. Rochat

Le choc fut rude et salutaire. Certes, Amélie était romanesque, bercée par les poèmes de Lamartine lus sous les grands sapins harmonieusement balancés.

Mais, trop jeune encore et sans expérience des choses de l'amour, elle sentit la justesse des sages avertissements de sa mère. Sa raison naissante lui fit comprendre la folie de son imagination. Elle ne pensa même pas un instant que sa vie fut brisée. Cependant, tout en ayant dit adieu à ce rêve d'un jour, elle ne continua pas moins à se rendre au village à l'heure où le pasteur faisait sa promenade quotidienne, et où elle pouvait apercevoir de loin son élégante silhouette et son front absorbé par la méditation de son sermon du dimanche.

Quelques mois plus tard il épousait une riche héritière qui ne lui donna pas d'enfant.

VII

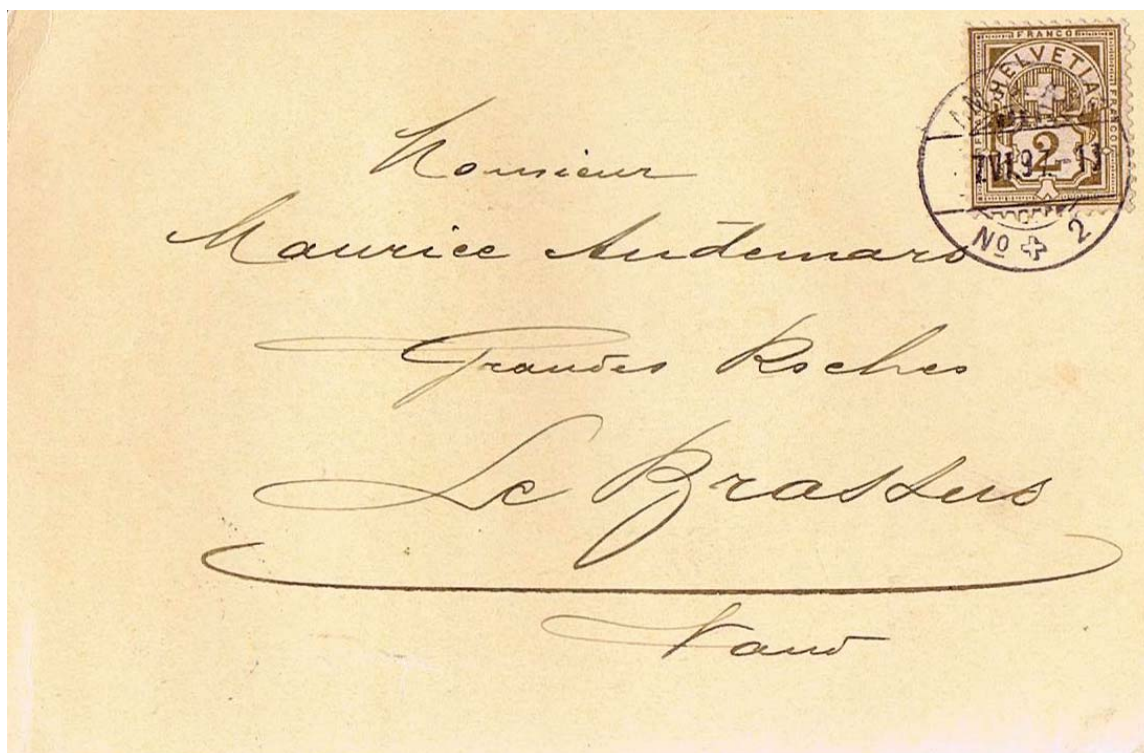
Amélie ne partit pas. D'autres perspectives s'ouvrirent à elle, d'autant plus que l'ouvrage ne manquait pas à la maison. Une société de chant-sacré existait au Brassus. Elle s'y rendit avec tout l'entrain de sa jeunesse. Elle y fut bien vite recherchée et courtisée. A la fin de chaque répétition, les garçons raccompagnaient les filles, et jamais Amélie ne se trouva seule pour rentrer dans sa maison des bois. Bien au contraire, les garçons éconduits prenaient les devants et se postaient derrière quelque mur, imitant les hurlements des loups quand ils voyaient arriver l'heureux rival escortant sa belle. Avant de prendre congé, le galant demandait un baiser comme récompense.

Rentrée chez elle, Amélie faisait la revue de ses adorateurs et se divertissait doucement à leurs dépens en compagnie de ses sœurs. L'un d'eux qui zézayait d'une façon si naïvement comique de lui dire :

- Mademoiselle, Ze vous aime !

Un beau brun, à la voix douce, au caractère heureux et conciliant, eut à un moment donné toutes ses chances. Que se passa-t-il ? Le fait est qu'il n'y eut pas de lendemain et le Destin garda son secret.

Tout en aidant à sa mère, Amélie travaillait à son trousseau, cousant à petits points serrés et réguliers la grosse toile de lin. Penchée sur son ouvrage, elle chantait les chansons que ses compagnes lui apprenaient, « Jane, Janette et Janeton », ou bien « Les yeux noirs de ma Brunette me font, nuit et jour, rêver d'amour ».



Maurice Audemars, confident de sa sœur Amélie, habitait toujours aux Grandes-Roches en 1897.

Au bout de deux ans, Amélie quitta la maison pour tenir aux Piguet-Dessus, le ménage de son frère Philippe gravement atteint dans sa santé. Son attention fut alors attirée par une jolie et fraîche jeune fille aux yeux bleus qui passait souvent devant chez elle. Elle était habituellement coiffée d'une grande capeline rose très seyante. Elle se tenait bien et sa tournure était élégante et fine. Intriguée et captivée, Amélie réussit bien vite à faire sa connaissance. C'était une jeune couturière qui se rendait à son travail. On disait qu'elle chantait à ravir en s'accompagnant même au piano.

Les deux jeunes filles se lièrent d'une vive amitié. Quand, pour la première fois, Amélie entendit son amie chanter « Le lac », de Niedermeyer, son enthousiasme fut à son comble.

Elles passèrent ensemble de bien beaux moments. Un soir, au milieu d'une causerie intime, Emilie dit soudain :

- Tu sais, mon frère t'a remarquée. Il voudrait t'épouser.

- Ton frère, dit Amélie, mais lequel ?

Ce n'était évidemment pas ce jeune homme d'aspect austère, plutôt laid, qui faisait les cent pas dans la chambre sans dire un mot.

Mais oui, c'était bien lui, son frère Charles-Henri. Emilie en était si fière ! Il lui avait donné son piano. Et il était le bras droit de sa mère pour laquelle il éprouvait une grande vénération. A douze ans, Charles-Henri avait du quitter l'école pour faire, à côté de son père impatient et nerveux, son apprentissage d'horloger. Il s'était élevé à force de travail et de persévérance et aimait passionnément la musique.

Partie à fond de train sur ce sujet qui lui était cher, Emilie ne tarissait pas en éloges.

Amélie passa une nuit fort agitée, car elle devait répondre à l'invitation d'Emilie qui désirait la mettre le plus tôt possible en présence du prodige !

Quelques jours plus tard, quand elle monta le petit chemin qui conduisait à la vieille maison habitée par les parents d'Emilie, les rosiers embaumaient. Il y en avait un rouge en train de s'effeuiller qui tapissait la façade jusqu'au toit. Un rosier blanc plus modeste s'épanouissait à ses côtés. Les fenêtres étaient garnies de résédas au fin parfum. Sur le seuil de la porte parut une femme grande, un peu voûtée, aux beaux cheveux lissés, aux yeux bleus doux et pénétrants. Son visage était jeune, quoique ridé. Mais un sourire d'une grande bienveillance l'éclairait tout entier et lui attirait immédiatement la sympathie.

C'était Marianne, la mère de Charles-Henri Guignard. Elle reçut la visiteuse avec un vif empressement et la conduisit dans la chambre de ménage où le père et le fils travaillaient côte à côte à l'établi. La chambre était meublée d'un modeste bureau, d'une horloge au timbre sonore et d'un vieux fauteuil Louis XVI.

A l'approche de la jeune fille, Charles-Henri se leva et la considéra avec un plaisir visible pendant qu'il lui adressait la parole avec courtoisie.

Malgré sa grande amabilité, ses yeux bleus perçants restaient sévères et Amélie se sentit gênée sous son regard. Mais la présence d'Emilie et de sa mère chassèrent bien vite toute contrainte.

C'était une première entrevue. Il y en eut d'autres après lesquelles la jeune fille reçut une demande formelle.

- Que faire, mon Dieu que faire, disait-elle à son frère Maurice, son conseiller dans les mauvais jours.

- Tu aurais grand tort de refuser, répondit-il. Ton prétendant est un homme honorable, un bel horloger et comme musicien il n'a pas son pareil. Il dirige la fanfare militaire et a déjà montré de grands talents.

L'oracle s'était prononcé. Amélie accepta, heureuse cependant au fond d'elle-même d'avoir été choisie par un parti enviable que chacun estimait.

Quant à Charles-Henri, la réponse d'Amélie doubla son énergie. Renonçant au projet de s'établir dans la maison paternelle, il décida de construire une

habitation à proximité ; entreprise audacieuse pour quelqu'un qui tenait avant tout à faire honneur à ses engagements et ne pouvait compter que sur son travail.

Le plan établi, la charpente fut confiée aux frères Berney, réputés pour leur bienfacture.

Amélie venait souvent près du chantier où déjà les murs entrepris par « Joset Baud » s'élevaient. En eux était enclose sa vie future. Cette petite chambre du coin, au levant et au nord, lui plairait sûrement. Elle avait vue sur la route et sur la fontaine où le bétail venait boire et où les laveuses se racontaient leurs histoires autour du bassin.

Charles-Henri surveillait, dirigeait et mettait lui-même la main à la pâte avec un courage opiniâtre.

La fiancée éprouvait pour son futur mari plus de respect que d'amour. Par contre la mère du jeune homme lui avait complètement pris le cœur. Elle l'accueillait dans sa maison comme quelqu'un dont la visite est ardemment souhaitée.

- Comment, Amélie, c'est toi !

Ces mots, prononcés avec une ferveur touchante, accompagnés d'un regard qui révélait un infini de tendresse, remplissaient l'âme de la jeune fille d'une douce joie. Il y avait surtout en elle une telle plénitude de vie intérieure qui débordait et rayonnait qu'Amélie était subjuguée jusqu'à l'adoration. Personnalité religieuse qui avait fortement subi l'influence du Réveil de 1830, la mère de Charles-Henri se rattachait à l'Eglise libre dont elle était un membre fondateur. Ses parents faisaient partie de l'assemblée des frères dissidents.

Au début des relations de Charles-Henri et d'Amélie, quelque peu déconcertée par le choix de son fils, elle murmurait avec mélancolie :

- Pourquoi chercher une fille si loin dans les bois, et encore une de l'Eglise nationale, quand il y en a de si charmantes dans l'Eglise libre.

Ce point de vue un peu étroit à l'égard des questions ecclésiastiques ne diminuait en rien la richesse de son expérience. Aux prises avec des souffrances de toute nature, elle avait mesuré le vide et l'amertume de l'existence jusqu'au jour où la Bible lui ayant révélé un monde nouveau, elle s'était abandonnée à son Dieu.

« Tu m'as fait connaître le chemin de la vie. »

Tous les récits bibliques lui étaient familiers. Elle les racontait avec feu. Elle en citait constamment des passages où elle trouvait sa nourriture quotidienne. Amélie l'écoutait, captivée par ce langage si différent des discussions politiques ou philosophiques auxquelles elle était habituée dans la maison paternelle.

Marianne lui parlait de la croix, du Sauveur du monde et cherchait à l'attirer dans la voie où elle avait trouvé le repos de son âme. Cependant elle n'exerçait aucune pression sur la jeune fille. Elle lui décrivait souvent avec enthousiasme les hautes qualités de son fils aîné. Enfant remarquable qui, à l'âge de quelques mois, avait fredonné dans son berceau une mélodie nouvelle que ses parents étudiaient.

A dix ans, ne pouvant obtenir de son père la plus que modeste somme de cinquante centimes pour un recueil de chants d'école intitulé « La Fauvette », il s'était mis en devoir de le copier en entier, soit une cinquantaine de numéros, recueil que la mère émue ouvrait et feuilletait pieusement sous les yeux de la fiancée émerveillée.

On pouvait admirer en lui, à côté de son énergie, une bonté cachée dont la mère seule avait deviné la source inépuisable.

Amélie apprenait aussi à connaître l'homme qui la déconcertait encore tout en la gagnant peu à peu.



La maison natale de Rose Guignard, Derrière-la-Côte, construite par son père Charles-Henri.

Le don à sa fiancée d'une superbe montre en or, cadeau qui s'offrait ordinairement après le mariage, était significatif. Amélie se sentait souvent oppressée par cette puissante personnalité à l'extérieur austère, au ton volontiers tranchant et à une certaine brusquerie habituelle qu'il cherchait à adoucir.

Un dimanche de juillet, les fiancés, leurs parents et amis, se rendirent sur la pièce de pâturage qu'Henri Guignard possédait non loin de sa maison. Pour y arriver, il fallait traverser les champs par un étroit sentier bordé de sauges bleues, de marguerites et d'esparcettes roses et grimper jusqu'à la limite des forêts. Là se trouvait un bouquet de hêtres, entre lesquels une plate-forme avait été aménagée. On accédait à cette « caboule » par quelques marches de pierre recouvertes de mousse et d'herbes folles. C'était la retraite favorite d'Emilie. Elle y venait travailler, lire, rêver, pleurer aussi dans ses heures de mélancolie.

Puis, ouvrant le clédar rustique, on se trouvait sur la pièce toute imprégnée des senteurs de la résine. Des troncs de sapin fraîchement coupés s'entouraient déjà des fleurs blanches du fraisier, parmi lesquelles les fruits commençaient à mûrir. Charles-henri s'était enfoncé dans l'épaisseur du bois. Il ne tarda pas à revenir avec un magnifique bouquet de fraises rouges, appétissantes, parfumées.

- Tiens, dit-il, le tendant à sa fiancée avec cette brusquerie qui voilait sa timidité.

- Oh ! s'exclama la jeune fille, comme elles sont belles...

Et elle lui présenta le bouquet pour qu'il se servit le premier. Mais lui, se dérochant comme d'habitude aux remerciements, disparaissait de nouveau pour une nouvelle cueillette pendant qu'elle faisait circuler à la ronde ce gage d'amour dont elle était touchée.

Après une montée douce entre des pierres moussues et des fayards clairsemés, on descendit dans la grand'combe ensoleillée. C'est là que tous les jeunes désiraient s'ébattre. Une autre fois, on continuerait le chemin jusqu'à la forêt mystérieuse et profonde comme une cathédrale où le recueillement n'était troublé que par le battement d'ailes d'une poule effarouchée ou par le cri du pic bigarré ou du pic noir à calotte rouge qui travaillent sans cesse tous les deux au nettoyage des troncs. Puis, arrivés au mur frontière, on franchirait avec émotion et solennité l'étroit passage qui sépare notre petit pays du sol de France.

Mais ce dimanche-là, les cœurs étaient en fête, tout à la joie de folâtrer, de danser. Un immense tas de branches sèches avait été préparé la veille par Charles-Henri qui prévenait tout, pensait à tout. Il y mit l'allumette. On entendit le craquement du bois et le pétilllement des bûches. Une fumée âcre s'en échappa, et les flammes s'élevèrent, joyeuses, tumultueuses comme un essor de toute cette jeunesse ardente. Cependant, Charles-henri faisait remarquer à sa fiancée, disséminés dans le gazon, des morceaux de bois blanc dépouillés de leur écorce. Bien secs, ils donnaient une flamme vive, claire et réchauffante.

- C'est du bois pelé, disait-il en s'approchant d'elle ; comme tu seras contente de t'en servir dans peu de temps pour faire notre déjeuner !

Mais Amélie prêtait une attention distraite aux vertus magiques de ce bois dont elle avait été entourée, enveloppée et comme écrasée dès son enfance. Aujourd'hui elle se trouvait émancipée, heureuse de vivre au milieu d'une société dont elle était la reine et charmait son entourage par ses remarques spirituelles et gaies.

Maurice, le frère d'Amélie, eut l'idée de fixer à un petit sapin une coupe pleine de vin blanc. Chacun fut invité à donner une production de son choix, après laquelle il serait admis à boire à la coupe.

Le petit Albert, âgé de 10 ans, remporta un plein succès en récitant « Le loup et l'agneau », mais cette coupe merveilleuse ne parut pas le tenter. Il y but avec une grimace, se disant au fond de lui-même qu'il aurait préféré un verre de sirop ou quelque autre friandise.

Sa gentillesse et son succès avaient gagné le cœur d'Amélie qui lui fit force compliments. Il admirait de tout son cœur la charmante fiancée de son frère. Il était impressionné par la grâce qui émanait d'elle et la suivait constamment de ses candides yeux bleus. Le souvenir de cette journée exceptionnelle ne s'effaça jamais de sa mémoire, et lorsque, dans les dernières années de sa vie, il en parlait comme d'un fait récent qui gardait sa fraîcheur, on lui demandait :

- Amélie était-elle donc si jolie ?

- Je ne sais pas, répondait-il, mais elle avait du charme.

VIII

Les travaux de construction avançaient rapidement. La pose du toit, appelée « lever » serait fêtée dans tout le hameau. Un festin fut préparé longtemps à l'avance, chacun y était invité. Comme on ne trouvait pas de salle assez vaste dans les environs, la grange fut choisie et abondamment décorée de verdure. De bonne heure, un matin, le petit sapin se dressait orgueilleusement sur le faîte du toit et dès la fin du jour eut lieu une procession touchante. Il semblait que chaque habitant voulut apporter sa pierre à l'édifice en arrivant les mains pleines, et les cadeaux pleuvaient sur le futur ménage : pièces de vaisselle, cuillers d'argent, pendule noire, ovale aux chiffres romains en émail bleu, chaises en noyer poli... rien n'avait paru trop beau pour marquer un événement aussi important. Amélie, souriante, recevait les visiteurs, trouvant pour chacun le mot d'esprit qui exprimait sa reconnaissance.

Dans la grange, de longues tables étaient dressées. Un veau avait été tué la veille et le parfum du rôti accueillait agréablement les convives. Les jambons étaient descendus de la cheminée et le vin circulait déjà. On fit grand honneur à ce repas peu ordinaire qui fut suivi de chants, récitations et discours selon la mode du temps.

Un orchestre de quatre musiciens s'installa sur les « ébauchés », et les couples tournoyèrent gaiement. Un tailleur de pierres nommé Fillettaz chanta « La belle Afrique », et le vieux Louis Siméon, toussotant pour s'éclaircir la voix, scanda ces vers :

*Recourbé comme une apostrophe,
Un horloger, la lime en main...*

Cette fête si bien commencée se prolongea fort tard dans la nuit, et les gens de Derrière la Côte en parlèrent longtemps chez eux à la veillée.

La maison était maintenant achevée et avait vraiment fort bon air. La façade blanche souriait au soleil matinal. Blancs aussi étaient le toit et la chape en bardeaux neufs. Devant la maison s'élevait une terrasse assez vaste soutenue au moyen de blocs en pierre taillée. Par l'escalier qui s'ouvrait au centre, on atteignait le perron de granit et la porte d'entrée. Des plants de sorbier et de frêne se dressaient à l'entour jusqu'à la limite du jardin encore en friche. La

maison neuve dominait la route de son allure franche et décidée. De loin, elle semblait une sentinelle avancée du côté du Risoux, montant la garde à la frontière toute proche.

Des locataires, ménage sans enfants, en occupaient déjà le premier étage, avant même que le propriétaire légitime y fut installé.

Le mariage eut lieu le 9 novembre et la bénédiction lui fut donnée à la Chapelle. L'après-midi, un voisin obligeant prêta son char et son cheval pour conduire la noce jusqu'au village du Lieu. Ce fut là tout le voyage des jeunes époux. Le soir, ils entèrent avec leurs invités dans le nid qu'ils s'étaient préparé et où un repas leur était servi.

IX

Ce fut un temps heureux pour la jeune mariée. Sortie de sa maison des bois noire et enfumée, elle se sentait vraiment une reine dans ce logis tout frais, bâti exprès pour elle. La dette dont il fallait se libérer n'en pesa pas moins lourdement, surtout dans les périodes de crise horlogère où le souci qu'avait le jeune homme accentuait encore les rides précoces.

Un fils leur fut donné. Il reçut le nom choisi par Anne pour son premier-né, Samuel.

L'enfant vécut un peu plus d'une année. Il avait comme sa mère un grand front ombragé de cheveux noirs. Ses yeux bruns avaient un regard étonné et sa toute petite bouche s'ouvrait comme pour recevoir un baiser. Il se développa rapidement, montrant une vive intelligence. Déjà il se traînait jusqu'à l'étage pour obtenir une friandise de tante ou une caresse de Lucien.

En face de son petit trésor, la mère était transportée. Elle reportait sur lui l'amour latent qui ne demandait qu'à s'épanouir.

Ce trésor leur fut ravi. Un ange vint le prendre une nuit, et, l'emportant vers les sphères célestes, il lui montrait du doigt la terre, séjour de tristesse et de mort.

Le souvenir de cette terrible nuit s'étendit comme une ombre funèbre dans le cœur de la pauvre mère. Toute sa vie elle devait entendre ce cri :

- L'eau, maman, l'eau, l'eau, cri de son enfant fiévreux et altéré à qui elle ne devait pas donner à boire.

Les témoignages de sympathie, les visites affluèrent. De tous ces contacts le plus souvent éphémères, un seul subsista. Il fut le prélude d'une amitié fidèle qui devait apporter tant de joies et de diversion dans sa vie.

Mais la véritable consolatrice n'était pas encore là. Quand elle fit son apparition par une froide nuit de janvier, ce fut tout d'abord un frisson d'angoisse qui passa dans la maison. La tête du nouveau-né était toute recouverte de peau. Il allait étouffer et la sage-femme n'arrivait pas ! Résolument la grand-mère prit les ciseaux et fit une entaille. L'enfant était

sauvée, mais elle portait au front une blessure dont la cicatrice ne s'effacerait jamais.

- Réjouissez-vous, dit la sage-femme en entrant, votre fille est née coiffée !

Malgré ces heureux augures, la petite fille donna bien de l'inquiétude à sa mère. Le lait maternel était insuffisant, le bébé refusa toute autre nourriture, s'obstinant et maigrissant à vue d'œil. Ce furent des semaines pénibles passées en essais infructueux. Enfin la cuiller réussit où le biberon avait échoué. A partir de ce moment, la petite Marguerite commença à prospérer et à faire la joie de ses parents et de sa tante « Juya » accourue de Berne tout exprès pour la voir, lui prodiguant les mots les plus tendres.

C'était une enfant aux grands yeux expressifs et interrogateurs. Vive et aimable, elle se donnait à chacun, ne ménageant pas les sourires. Tout en elle était grâce et légèreté. Sa voix ressemblait à un gazouillis d'oiseau et sa mère s'émerveillait de l'entendre répéter les refrains qu'elle lui chantait en la berçant sur ses genoux. Dès qu'elle sut marcher, elle s'aventura dans le pré voisin où elle disparaissait entre les hautes herbes et revenait les mains pleines de fleurs. Ou bien elle montait chez grand-maman qui la recevait avec allégresse.

Très souvent, sa mère la cherchait. Elle avait trouvé asile chez une de ses petites compagnes de jeux où elle était recherchée à cause de sa vivacité et de son imagination. Semblable à un papillon aux vives couleurs, elle butinait partout, cherchant son miel. La cigale eut trouvé chez l'enfant une amie aussi peu compréhensive qu'elle des efforts persévérants de la fourmi.

Quand vint l'âge d'entrer en classe, elle y apprit avec la plus grande facilité tout ce qu'on y enseignait et montra plus de goût encore pour l'école buissonnière. Elle arrivait le plus souvent en retard. La mère fermait les yeux sur ces écarts puérils que le père considérait déjà d'un œil sévère. La petite dut rentrer dans le droit chemin.

La place restée vide au foyer par la mort de Samuel fut comblée par le petit Valentin, neveu de Charles-Henri. Les enfants grandirent ensemble. Quelques années s'écoulèrent ainsi. Cependant la meurtrissure demeurait au cœur des parents et le besoin d'un nouveau petit être à bercer, à aimer, avait fait éclore l'espérance.

On était au mois de mai. Le ruisseau formé par le trop-plein de la fontaine murmurait dans le pré voisin entre deux rangs serrés de populages d'un jaune vif sur un fond pâle de cardamines. Les hirondelles se hâtaient vers les grandes cheminées où elles avaient retrouvé leurs nids. Mais les bourgeons des hêtres, obstinément fermés, attendaient l'ordre suprême d'entr'ouvrir leurs écailles. La seconde quinzaine de mai débutant par la foire traditionnelle au Sentier venait de commencer. Le temps chaud et orageux des derniers jours, favorable aux morilles, engagea Charles-Henri à laisser ses burins pour visiter les coins connus de lui seul. De bonne heure dans l'après-midi, il prit le chemin de la forêt. Ce samedi-là, les bourgeons éclataient à l'envi, montrant leurs feuilles pliées et velues. Un mot d'ordre semblait courir à travers la forêt : « Ouvrez-vous,

ouvrez-vous ! » Le père avait au cœur une émotion étrange. Une certaine inquiétude le gagnait en songeant à sa femme restée seule au logis.

Vers le milieu de l'après-midi, celle-ci fut saisie soudain par les douleurs attendues et redoutées. Angoissée de solitude, elle mit en hâte les premières chaussures à sa portée, celles de son mari, et courut plus qu'elle ne marcha chez grand-maman.

- Viens vite, lui dit-elle, et elle rebroussa chemin, puis gagna le bord de son lit, grand-mère la suivant et lui aidant de son mieux.

C'était la minute extrême. L'enfant arrivait et la vieille femme le reçut avec des gémissements et des larmes de joie.

Cependant le père, son vaste mouchoir rouge plein de morilles, premier cadeau à offrir au nouveau-né, franchissait le seuil de sa maison pour en repartir aussitôt à la recherche de la praticienne indispensable.

Tout s'était accompli dans une nature en fête, parée comme au commencement du monde et la petite créature reçut le doux et symbolique nom d'Eva, auquel son père préféra celui de Rose.

« Joie, joie, pleurs de joie ! » Mot pascalien qui s'échappe du cœur des mères !

Bien simple était le berceau. Rien n'était neuf, que l'enfant enveloppé dans les petits draps jaunis de la dernière layette. Le bébé suçait son pouce et tenait fermement dans sa main le bord du poignet de sa brassière rose. La petite n'en voulait pas d'autre et trépignait de colère quand il fallait changer de vêtements.

X

Les mois qui s'écoulèrent furent parmi les plus doux de la vie de la jeune mère. Le bébé prospérait, se laissait dorloter, pouponner, embrasser. Il mangeait, dormait, accomplissait toutes ses fonctions avec régularité. Les beaux cheveux châtain commençaient à boucler et la mère les contemplait avec orgueil.

Cette période heureuse fut interrompue vers la troisième année. Le typhus, apporté, croyait-on, par un parent de la ville, s'abattit sur la famille. Amélie fut la plus atteinte. Seule grand-mère fut, sembla-t-il, miraculeusement préservée, afin de pouvoir prodiguer ses secours à chacun. Après quelques jours d'angoisses, l'aînée, moins gravement malade, parut hors de danger.

On avait laissé la petite Rose seule dans une chambre. Peu à peu le mieux se faisant sentir, elle cherchait des distractions en rongent avec persévérance la grande carte d'Europe placée à sa portée. Heureusement qu'il en subsista quelques lambeaux où elle fit plus tard ses premiers essais de lecture.

Une grande agitation régnait dans la maison. Maman était de plus en plus souffrante. On désespérait de la sauver. Un soir, le docteur se montra tout à fait sombre : la malade ne passerait pas la nuit.

Au matin, grand-mère entra dans la chambre de Rose avec son bonnet de nuit que, dans son trouble, elle avait oublié d'enlever. Aussitôt la petite poussa des cris en se cachant le visage dans ses mains.

- Ce n'est pas grand-maman, c'est tante !

En effet, avec ce bonnet, grand-mère lui ressemblait étrangement.

Vite elle enleva sa coiffure et se montrant à l'enfant :

- Tu vois, c'est grand-maman à présent. Viens, ma chérie, dire adieu à maman.

L'adieu, le dernier adieu !

Toute joyeuse, elle se cramponna au cou de sa grand-mère qui la porta sur le seuil de la chambre à coucher.

- Adieu, maman.

- A – Dieu.

Ce mot, prononcé d'une voix entrecoupée, avait un son angoissant. La petite ne comprenait pas cette scène, n'en oublia jamais l'accent. Autour du lit étaient les parents rassemblés pour voir la mourante et grand-mère, baisant la petite tête, reporta l'enfant dans son lit.

L'homme propose et Dieu dispose. Malgré les prévisions funèbres du docteur, un changement s'était opéré dans l'état de la malade. Le père ne s'y trompait pas. D'un pas ferme il alla à la rencontre du médecin et, l'abordant avec un de ces mots pittoresques dont il était coutumier :

- Ma femme est revenue sur l'eau !

Cependant les forces furent lentes à reparaître. Les beaux cheveux noirs étaient tous tombés. La convalescente réclamait à grands cris du pain qu'on n'osait encore lui donner.

Mais elle était sauvée, sauvée !

Qui dira la reconnaissance de sa toute petite enfant quand elle réalisa qu'elle aurait pu être orpheline !

Après la guérison, c'était le ciel bleu, le soleil, l'air pur rentrant dans la maison, la force apaisante, réchauffante, consolante à jamais :

- Maman !

Complément – page de titre et première page de l'original tapuscrit de 1941 -

Rose Guignard



NEIGES D'ANTAN

Récit

Hommage à ma mère bien-aimée

pour ses petits-enfants.



C'était une maison basse, de forme rectangulaire, comme la plupart des habitations de ce pays jurassien.

Elle comprenait un rez-de-chaussée surmonté d'un vaste toit à deux pans. Le toit s'abaissait jusqu'à deux mètres du sol et recouvrait à la fois le corps de logis, ainsi que le rural, situé au nord. Les fenêtres étaient petites et rares. Traversant un vaste "neveau" on entrait par un étroit corridor dans la cuisine sans fenêtres, éclairée seulement par la grande cheminée dont les volets mobiles qui se rabattaient les jours de pluie ne laissaient passer qu'une étroite bande de lumière. Les hautes parois noircies abritaient, en été, des nids d'hirondelles. La chambre principale, à côté de la cuisine, était chauffée par la plaque de fonte placée dans le mur, derrière le foyer. L'étage ne formait qu'une seule pièce: la salle.

Cette maison dite "des Grandes-Roches" avait servi à plusieurs générations de la famille Audemars venue de France dans cette combe retirée, derrière des roches dont le versant oriental assez abrupt domine le val-

